Duraffour, Annick et Pierre-André Taguieff. 2017.
*Céline, la race, le Juif. Légende littéraire et vérité
historique* (Paris : Fayard)

Jean Szlamowicz

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/aad/3820>

DOI : 10.4000/aad.3820

ISSN : 1565-8961

Éditeur

Université de Tel-Aviv

Référence électronique

Jean Szlamowicz, « Duraffour, Annick et Pierre-André Taguieff. 2017. *Céline, la race, le Juif. Légende littéraire et vérité historique* (Paris : Fayard) », *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], 23 | 2019, mis en ligne le 18 octobre 2019, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/aad/3820> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/aad.3820>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

Argumentation & analyse du discours est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Duraffour, Annick et Pierre-André Taguieff. 2017. *Céline, la race, le Juif. Légende littéraire et vérité historique* (Paris : Fayard)

Jean Szlamowicz

RÉFÉRENCE

Duraffour, Annick et Pierre-André Taguieff. 2017. *Céline, la race, le Juif. Légende littéraire et vérité historique* (Paris : Fayard), ISBN 978-2-213-70049-6, 1182 pages

- 1 L'étude critique de Céline que proposent ici A. Duraffour et P.-A. Taguieff se situe à la confluence méthodologique de diverses disciplines : histoire et histoire des idées, argumentation et critique littéraire sont parmi les approches disciplinaires nécessairement conjointes convoquées dans cette analyse du discours célinien et méta-célinien. Il est donc aussi, implicitement, question d'analyse du discours (AD) car les auteurs sont sensibles au fonctionnement de l'argumentation pro-célinienne, à la mise en mot de sa « légende littéraire » et aussi au rapport entre stylistique et idéologie, ce qui est affirmé dès l'introduction : « L'esthétique ou la "poétique" de Céline n'est qu'un secteur de sa pensée raciale » (28).
- 2 Cet ouvrage fera date car il est, à divers titres, magistral. D'abord parce qu'il s'impose, avec ses près de 1200 pages dont 100 pages de bibliographie et 300 pages de notes avec commentaires, comme une somme d'érudition dont le caractère massif implique qu'aucun aspect de la question n'a été négligé. Ensuite, parce qu'il s'agit d'une contribution majeure à l'histoire des idées, littéraires et politiques, tant sur le fond que sur la méthode. Il permet notamment de s'interroger sur un point crucial concernant les liens entre culture, connaissance et politique : le fond idéologique latent des appréciations esthétiques. Au sein du foisonnement méthodologique sollicité par les

auteurs, ce qui fait le lien entre littérature et histoire, c'est bien une approche critique du discours (celui des défenseurs de Céline, qui créent une sorte d'*ethos* culturel incarné par l'écrivain ; et celui de Céline lui-même, par son style, son « identité verbale », selon le terme de Ruth Amossy).

- 3 L'ouvrage met à mal la traditionnelle et fort naïve « dissociation de l'homme et de l'œuvre », rappelant comme évidence que l'œuvre n'existe que par l'intention de l'écriture. Émanant d'un tel personnage, l'œuvre de Céline incite les auteurs à poser une question fondamentale : « Comment cet homme a-t-il pu écrire *Voyage au bout de la nuit* ? Cette question nous paraît beaucoup plus pertinente que la question inverse, habituellement posée : comment Céline, l'auteur du justement célèbre *Voyage*, a-t-il pu écrire ses pamphlets ? » (29)
- 4 Le travail de contextualisation historique-idéologique est abondant et permet de situer Céline dans un courant et non, comme c'est souvent le cas de l'isoler, par la sacralisation d'un génie forcément exceptionnel, comme une insondable et indéchiffrable énigme. Le climat des années trente et l'obsession antisémite de cercles qui ne cesseront de gagner en influence jusqu'à être portés au pouvoir, montre bien que Céline n'est ni isolé, ni une « victime expiatoire ». Les auteurs retracent avec précision la chronologie et les liens entre les auteurs antisémites, essayistes (Henry Coston, Henri-Robert Petit, Jean Drault, ou le diffuseur du faux que sont les *Protocoles des Sages de Sion* en France, Urbain Gohier), scientifiques (« l'ethnoraciste » Armand Bernardini, George Montandon, Vacher de Lapouge) ou écrivains (Jouhandeau, Rebatet, Léon Daudet, les frères Tharaud) ayant participé à des degrés divers à une atmosphère idéologique qui va du simple « antisémitisme de salon » (Paul Morand, Gide, etc.) au militantisme antijuif. Cet ouvrage nous dépeint avec beaucoup de précision factuelle et idéologique tout ce paysage intellectuel, agité par des positionnements racistes et antisémites. Ainsi reprend vie dans cet opus une ambiance de débats, de polémiques, d'injures qui a animé le monde du journalisme, de l'activisme politique, de l'édition, de la littérature – ce monde qui sera, par la suite, le monde de la Collaboration. On aperçoit aussi Giono, Bernanos, Drieu La Rochelle, Montherlant. Car Céline, « loin d'être seul, se situe au cœur d'un réseau de sociabilité militante » (630) et même d'amitiés (Arletty, par exemple, 661, ou Paul Morand et Marcel Aymé).
- 5 L'établissement de certaines réalités biographiques éclaire d'une lumière incontestable la personnalité de l'écrivain. Les auteurs décrivent ainsi le Céline dénonciateur, par exemple quand il s'en prend à « un médecin étranger juif » – en fait « un nègre haïtien » – afin de se faire nommer sur son poste (« mélange de l'intérêt personnel à l'engagement raciste », 326) ; le Céline avide de participer à l'action antisémite (« un collaborateur volontaire des services allemands, prêt à apporter ses conseils sur la politique antijuive », 333) qui fait partie des invités à l'inauguration de l'Institut d'Etude des Questions juives en mai 1941, et qui constitue pleinement une référence pour tous les antisémites de l'époque, par ses écrits, ses sympathies et sa participation militante : « Entre 1940 et 1944, écrivain pro-allemand et propagandiste anti-juif reconnu par ses pairs, Céline ne cesse d'être célébré en tant que "visionnaire" par la presse collaborationniste » (348).
- 6 L'ouvrage démontre ainsi que la littérature célinienne ne possède pas un fond antisémite accidentel qui relèverait de la simple perméabilité à une « ambiance » culturelle inconsciente. En effet, Céline a été un militant de l'antisémitisme et sans doute le plus forcené d'entre tous.

- 7 C'est ce qui est ici rappelé, détaillé et mis au jour de façon indiscutable. Toutes les postures critiques sont convoquées et passées au crible au fil de l'ouvrage (et en particulier dans le chapitre XVI, « Portrait d'un antisémite »). Du point de vue de l'AD, ce sont des passages précieux qui s'intéressent aux contorsions argumentatives permettant de justifier l'injustifiable : « pour défendre l'écrivain mythifié, [les cêlinistes] se livrent à toutes les figures, à toutes les acrobaties de la raison raisonnable » (575). La liste des procédés d'excuse est fertile : primat de la poésie, psychologisation, voire synthèse des deux : « Céline se serait inoculé le poison de l'antisémitisme pour changer de style ! Fiction d'un antisémitisme héroïque, sacrificiel, au nom du style ! ». Comptons également les interprétations historiques-idéologiques qui cherchent à construire un *ethos* consensuel (Céline déçu du communisme, anarchiste, médecin des pauvres, antimilitariste, etc.). L'étude de l'argumentation des biographes ayant manipulé un témoignage d'Ernst Jünger pour exonérer Céline (594) se situe également dans le fil méthodologique qui intéresse l'AD. Jünger rapporte des propos de Céline : il était « stupéfait que nous, soldats, nous ne fusillions pas, ne pendions pas, n'exterminions pas les Juifs [Céline lui a dit] : “Si les Bolcheviks étaient à Paris, ils vous feraient voir comment on s'y prend : ils vous montreraient comment on épure la population quartier par quartier, maison par maison. Si je portais la baïonnette, je saurais ce que j'ai à faire” » (593). Comme le montrent les auteurs en sollicitant diverses sources historiques, ces propos sont l'objet d'atténuations, d'occultation, de relativisation et d'une dilution fondée sur la mauvaise foi face à la factualité – et face aux revendications antisémites mêmes de Céline.
- 8 La réflexion des auteurs porte fondamentalement sur le langage, à au moins deux égards. D'une part il est question du style cêlinien, replacé dans une filiation pamphlétaire, analysé pour la coalescence de sa forme et de son positionnement politique. Et, d'autre part, sont évoqués les dérives argumentatives et effets d'atténuation qui ont été à la source d'un obscurcissement de la question cêlinienne. Les auteurs soulignent le penchant constant des défenseurs de Céline à revenir sur la matière même de la littérature en prétendant dissocier le « fond et la forme » – comme si l'acte d'écriture n'était pas engagé dans son temps. C'est du reste ainsi que Céline fut initialement célébré, par exemple par Drieu la Rochelle : « Pour refuser Céline, ne vous dérobez pas derrière le dégoût de la politique. Car il y a toujours la politique dans l'œuvre d'un écrivain vivant. Quel est le grand écrivain français qui n'a pas pris parti, depuis le XVI^e siècle jusqu'à nos jours ? » (437) C'est ce que vérifie une lecture attentive de son œuvre où le lecteur peut constater que Céline aura abordé tous les sujets sous l'angle du racisme et de l'antisémitisme, y compris la danse ou encore le jazz, considéré comme « offensive menée par les Juifs contre notre folklore » et comme « bougnoulisme instrumental » (417-422). L'entreprise de cet ouvrage est bien de montrer l'articulation entre un discours, un style, un réseau de sympathies et d'inimitiés politiques et un métadiscours ayant construit une « légende littéraire », préservée et célébrée jusqu'à nos jours.
- 9 La réflexion linguistique est permanente puisque les auteurs ne cessent d'analyser cette construction mythifiée, laquelle constitue un discours, le discours proprement « cêliniste ». À cet égard, l'étude procède par comparaison entre arguments « pro-Céline », dont la mauvaise foi repose sur sa stratégie d'atténuation, et rappel de la réalité biographique et historique (le sous-titre de l'ouvrage, « Légende littéraire et vérité historique », en résume la méthode). Ainsi, derrière l'axiologie consensuelle de

mots servant d'excuses, les auteurs débusquent les idées et les arguments réels, prenant par exemple soin de rappeler ce qu'est à l'époque le « pacifisme » qui sert si souvent d'excuse à l'antisémitisme de Céline (« le “pacifisme” célinien, qui consiste à dénoncer “la guerre juive” – comprendre l'entrée en guerre des démocraties contre Hitler –, en appelle à l'alliance militaire avec l'Allemagne dès fin 1938 ! » 279).

- 10 L'ouvrage met en balance le lourd passif de militant antisémite de Céline avec la flamboyance de son style entendu par certains de ses défenseurs comme pure émotivité : une telle défense de l'écrivain par l'esthétisme paraît bien maigre et se congédie d'elle-même, tant le style présenté comme populaire, cru et anti-bourgeois (« anti-système », dirait-on aujourd'hui) paraît une vétille esthétique aux côtés de l'engagement antisémite. Les auteurs montrent d'ailleurs que la virulence anti-juive y prend part comme intarissable source d'énergie. C'est même clairement la source misanthrope de son écriture :

Il faut de la haine aux hommes pour vivre, soit ! c'est indispensable, c'est évident, c'est leur nature. Ils n'ont qu'à l'avoir pour les Juifs, cette haine, pas pour les Allemands. Ça serait une haine normale, salvatrice, défensive, providentielle, comme contre une vérole ravageante, ou les envahissements de la peste, les rats colporteurs de morbus. Ça voudrait dire quelque chose (*L'école des cadavres*, cité 470).

- 11 Il ne s'agit pas là, contrairement à ce que prétend Gide, d'« un “jeu littéraire”, simple amusement, plaisanterie » (539 ; position analysée dans le chapitre « Sauver Céline : Gide, lecteur charitable »). La frénésie de l'engagement célinien ne laisse ainsi nulle place au doute concernant l'intention de sa production littéraire, pamphlétaire, poétique : comme il le revendique lui-même, le dynamisme puissant de sa plume s'anime de sa haine dénonciatrice. Le lien entre le style célinien et son idéologie est donc causal et non accidentel.
- 12 L'argumentation céliniste ne manque pas de ressources argumentatives. On trouvera notamment une étude fouillée des « postures paranoïaques » (457) faisant passer Céline pour une victime (« je suis le bouc »), lesquelles font partie d'une mise en scène flatteuse à laquelle il avait lui-même abondamment contribué et correspondent à un « imaginaire du persécuté » (chapitre XIII) qui se nourrit de sa haine pour créer ce « style paranoïde ». Le conspirationnisme de Céline, poussé jusqu'au délire, permet par ses excès même à ses défenseurs de le dédouaner comme « complètement maboul » (457). Cet argument ne peut fonctionner comme excuse selon les auteurs qui remarquent : « S'il y a paranoïa, il s'agit d'une paranoïa jouée, voire surjouée, c'est-à-dire en un sens maîtrisée. Céline s'en empare comme d'un matériau symbolique à des fins esthétiques, ce qui ne l'empêche nullement, dans sa vie de “persécuté” plus ou moins imaginaire, d'y recourir comme à une posture tactique, dont il compte tirer parti de diverses manières » (*ibid.*). Il découle de cette posture une excitation haineuse envers les Juifs et « les enjuivés ». Les auteurs notent (547-48) d'ailleurs que « l'extension indéfinie du mot “Juif” paraît parfois le vider de tout sens. Certains exégètes désireux de dédouaner Céline se jettent sur cette hypothèse interprétative douteuse du mot-symbole dénué de référence définie. Mais pour le paranoïaque antijuif qu'est Céline, le mot “Juif” conserve une référence empirique. Ses usages métaphoriques ne font pas disparaître les Juifs réels, souvent nommés dans les pamphlets et dans la correspondance [...]. Le réel se mêle ainsi au fictionnel sans être pour autant absorbé par ce dernier ».

- 13 C'est au fond ce qui nous intéresse dans cet ouvrage et qui paraît en creux avec récurrence : l'existence de si nombreuses tentatives de dédouaner par des jeux de langage un complice nazi explicite, convaincu, avéré, revendiqué... tout cela à notre époque de déconstruction culturelle intense où les propos les plus banalement innocents peuvent devenir des suspects idéologiques. Le contraste est patent entre la permanente suspicion de « dérapages » racistes traqués par notre époque et le dédouanement d'une figure aussi clairement raciste que Céline. Et ce sont bien de tels faits culturels paradoxaux qui émergent de l'analyse de Duraffour et Taguieff. La question célinienne est ainsi au cœur de ce qui risque de « blesser la belle mémoire collective » car cela consisterait à reconnaître que « Céline est indiscutablement un grand écrivain français raciste et antisémite » or, « cela ne va pas de soi dans le cadre d'une "culture républicaine" qui a valorisé la littérature comme moyen de progrès moral et social » (280). C'est au fond, la vraie profondeur de cet ouvrage que de remettre en question cette intrication jugée nécessaire entre moralité et esthétique, socle des Humanités qui se transforme vite en moraline, pudibonderie ou propagande – et, dans le cas de Céline, verse dans une révision embarrassée de l'histoire tâchant de sauvegarder la belle équation entre talent et conformité idéologique. L'ouvrage constitue donc aussi une approche critique de l'histoire culturelle française et de ses principes idéologiques.
- 14 L'excuse du « plaisir du texte » ne résiste pas à la conscience des enjeux historiques, « car la relecture, et même celle des romans d'avant-guerre, est affectée par la découverte de l'homme [...]. On ne lit plus tout à fait de la même manière après. L'oreille s'est affinée. Elle entend, par endroits, ce qu'avait gommé le vacarme d'un style explosif, ce qu'avait masqué le discours de la révolte. Elle découvre le tissage singulier de préjugés minables, d'idées rances, de ragots et de véritable poésie » (685). Étrangement, dans le cas de Céline, on l'arrache à son temps pour préserver la poésie, faire de son écriture une valeur en soi, universelle et détachée de l'activité politique et pamphlétaire qui fut la sienne. C'est ainsi que si certains écrivains sortent de la culture commune car devenus « infréquentables », d'autres bénéficient d'une clémence complice. À ce titre, cet ouvrage montre avec beaucoup de clarté ce qu'est une idéologie, c'est-à-dire la structuration d'idées donnant leur cohérence à un discours.
- 15 Une forme de snobisme littéraire, faisant de la Littérature un monde à part se définissant à la fois comme esthétisme transcendant et comme une profondeur supérieure qui échapperait aux pesanteurs politiques, tient à conserver à l'écriture célinienne un statut qui ne serait pas contaminé par son antisémitisme collaborationniste. Certes, on peut vouloir se délecter d'œuvres en se sentant en communion avec leurs auteurs. Pourtant, on lit bien les auteurs anciens, en parfait décalage avec ce que leur vie, leur culture, leur « idéologie » pouvaient être. C'est comme s'il n'existait pas encore assez de distance avec Céline pour faire de même. Les auteurs remarquent finement que l'antisémitisme lié à la Seconde Guerre mondiale est le point problématique où émerge son caractère polémique alors que l'antisémitisme « banal » qui lui est antérieur ne cause aucun tort à la notoriété d'auteurs par ailleurs souvent oubliés : « l'antisémitisme ne suffit pas pour alimenter le débat sans fin et de haute intensité, il faut qu'il soit lié au IIIe Reich, et plus particulièrement au génocide des Juifs d'Europe » (19). On apprécie donc, sur le plan de la continuité de l'argumentation politique, de voir abordé l'héritage argumentatif de la question célinienne et des positionnements qui en découlent (victimisation, conspirationnisme,

etc.), par exemple au travers de la défense de Dieudonné par Faurisson : « Aux yeux de Faurisson, l'humoriste a donc les mêmes ennemis implacables et puissants que le "génial écrivain" », et « on pourrait faire l'inventaire de formules, des images et des métaphores d'origine céliniennes réinvesties, le plus souvent sans indication d'origine, dans les écrits xénophobes, racistes et antijuifs depuis les années 1950 » (721-722).

- 16 Cet ouvrage ouvre à une relecture non seulement de Céline mais des catégorisations qui en ont orienté la lecture – « nationaliste », « extrême droite », « fasciste » – et que les auteurs considèrent comme un « prêt-à-penser » qui obscurcit la réalité célinienne (688). C'est aussi, en soi, une invitation à réfléchir aux effets axiologiques des étiquetages politiques au détriment de leur précision descriptive des doctrines. Outre les filiations politiques, on note que les auteurs sont attentifs à dégager des arguments types, entre cliché et phraséologie, dont le recyclage permanent dépasse le cas de Céline pour s'intégrer à une description de l'idéologie post-moderniste dans son ensemble. Il en va ainsi de ce qu'ils nomment « la position concordataire » ou « dissociation du style et du message » (728) qui repose sur une formule de type « je ne l'aimais pas mais quel génie », l'innovation esthétique sauvant l'œuvre de sa détestabilité idéologique : « L'idolâtrie du nouveau en matière formelle est une présupposition de la critique littéraire qui, depuis le milieu du XXe siècle, en a fait le principal classement des auteurs et des œuvres » (*ibid.*). Il faut remarquer que l'ouvrage de Duraffour et Taguieff possède une érudition massive dont la clairvoyance des problématiques balaie les angles morts de la question célinienne pour en proposer un panorama où tous les discours idéologiques se retrouvent dûment identifiés (y compris de façon synthétique dans le chapitre XVIII en forme de « bilan provisoire »).
- 17 La confrontation du discours et de la factualité est, au fond, le fil conducteur qui intéresse l'AD dans cet ouvrage : nulle étude d'aucun discours ne peut faire l'impasse sur la réalité historique, factuelle, tangible dont la parole émane. Par son objectivité, la méthode simplement rationnelle de Duraffour et Taguieff démine les pièges de la théorisation pseudo-littéraire, de l'atténuation politique et des faux-fuyants rhétoriques. C'est à ce titre une démarche salubre montrant comment on peut construire une réflexion à la fois objective et engagée. En cela, cet ouvrage concerne avec une certaine urgence l'épistémologie des sciences humaines en général et de l'AD en particulier.